

L'ETHIQUE DE LA PSYCHANALYSE
SEMINAIRE
par Alfredo Zenoni

"La Psychanalyse n'est pas une psychologie mais avant tout une éthique, c'est-à-dire une interrogation et un discours qui ne concerne pas en premier lieu la pensée mais l'agir de l'être humain"...

Alfredo Zenoni a étayé, au Cours d'introduction de la Section Clinique de Bruxelles, en quoi le Séminaire l'Éthique de la Psychanalyse opère un tournant dans l'enseignement en tant « qu'il met en exergue une autre dimension de la Psychanalyse que celle des formations de l'inconscient et de l'interprétation, à savoir la dimension de l'action, de l'agir. » Ce qui permet d'affirmer que la « Psychanalyse n'est pas une psychologie mais avant tout une éthique, c'est-à-dire une interrogation et un discours qui ne concerne pas en premier lieu la pensée mais l'agir de l'être humain. »

« C'est au niveau de la dimension centrale de vide dans la structure, là où ce n'est pas écrit, où le signifiant manque, là où il n'y a pas de loi dans le réel, qu'est la place de l'agir ; même si ce qui agit, dit Lacan dans le Séminaire L'Acte, n'est pas le sujet comme tel mais "quelque chose d'acéphale dans le sujet", c'est-à-dire de l'ordre de "ce qui cause l'effet sujet, à savoir, la pulsion, la jouissance". »

« La praxis de la Psychanalyse est confrontée aux conséquences de ce caractère non mécanique de la clinique, c'est-à-dire au fait que les oppositions et articulations signifiantes ne s'accrochent pas à un signifiant originaire ou ne se bouclent pas sur un signifiant final mais gravitent autour d'un TROU que Lacan va appeler dans ce Séminaire "Das Ding". La Cause, la Chose, un vide, ce réel où le support du signifiant cesse et nous met dans la nécessité d'agir, c'est-à-dire de vouloir, là où il n'y a plus de signifiant... Au moment où le signifiant cesse, n'est plus d'aucun secours et où "quelque chose de plus fort que moi pulse" et provoque la division du sujet, cette cause n'est pas de l'ordre biologique mais de l'ordre de la pulsion, de la jouissance qui s'oppose au plaisir, car le symptôme fait mal ! Jouissance que Freud appelle aussi "volonté". La pulsion chez Freud, est volonté de jouissance ; la pulsion VEUT, alors que le désir rêve, se trompe, se fait des idées. »

« La volonté, abstraction faite du principe de plaisir, dans sa pure définition, apparaît être d'un autre ordre que le signifiant qui articule deux principes que sont la règle et la raison. Elle est plutôt synonyme de la pulsion à appréhender comme un vouloir qui ne poursuit que sa satisfaction, ne demande rien à personne, ne s'embarrasse d'aucune considération puisqu'elle est acéphale. Das ding, la Chose correspond à la volonté à la fois bonne et mauvaise mais qui avant d'être bonne ou mauvaise, est avant tout volonté. »

« Lacan avait dans un premier temps, souligné le caractère métonymique du désir, c'est-à-dire, comme étant toujours désir d'autre chose. Dans un second temps, il introduit cependant la considération d'une autre sorte d'objet, fixe celui-là, qui est plutôt de l'ordre d'une autre satisfaction, sans raison et est au-delà du principe de plaisir. Une satisfaction perdue que Freud avait isolée comme étant à l'origine des pulsions et que Lacan va nommer "objet a" ». »

« Jacques-Alain Miller considère que la prise en considération de la résistance que le caractère d'une personne oppose au travail de l'analyse était déjà une manière de faire l'expérience de l'incidence de la structure de l'inconscient dans une autre dimension que celle du simple refoulement. Il considère qu'à travers cette notion de résistance, les analystes témoignent de l'incidence d'une satisfaction pulsionnelle dans la "Psychopathologie de la vie quotidienne" qui faisait que celle-ci n'était pas limitée à des phénomènes isolés, momentanés mais définissait toute une conduite, tout un style de vie qui se sont heurtés à quelque chose de l'ordre d'une jouissance, du pulsionnel, en tant que constituant quelque chose d'irréductible, d'impossible à négativer et contre quoi on ne pouvait rien par le biais du déchiffrement, de l'interprétation, quelque chose que Lacan finira précisément par isoler comme relevant du réel... La problématique du caractère comme obstacle au travail analytique aura été la première manière de se confronter à cette dimension de satisfaction pulsionnelle qui se joue du plaisir, du confort, de l'intérêt, c'est-à-dire d'une satisfaction qui a lieu dans tous les cas, que ça fasse du bien ou pas, comme dimension inéliminable, inhérente à la singularité du sujet et toujours en dysharmonie avec le sujet. C'est ce que Lacan désignera bien plus tard dans Télévision "Le bonheur du sujet", en désignant par-là que tout heurt est bon pour le sujet pour ce qui le maintient, soit pour qu'il se répète car, que ce soit dans le plaisir ou dans la souffrance, la pulsion se satisfait toujours, c'est ce qui caractérise son réel... A cette racine du mode de jouir, au-delà de toute identification à ce qui n'est pas dialectisable, une analyse peut mener un analysant de manière à permettre, pour reprendre le terme de J.-A. Miller, "une nouvelle alliance avec ce qui ne change pas". »

« On peut aussi aborder le réel en jeu dans une analyse sous un autre angle, celui où le réel est aussi la dimension où peut se produire un changement. Là où le réel est en jeu d'une autre manière que dans la répétition, c'est dans le registre de l'agir, dans l'acte ou dans le passage à l'acte. » L'acte se situe au niveau du réel comme contingence en tant qu'il est sans loi, c'est pourquoi on est aussi au niveau de ce qui peut changer, de ce qui est nouveau plutôt qu'au niveau du registre de la répétition et de l'immuable. De coup, on est aussi dans le registre où le sujet atteint une certitude ».

Alfredo Zenoni a ensuite élaboré autour de l'acte et de l'acte de dire, pour préciser que "dire est un acte et un acte est ce qui veut dire".

« C'est au regard de la structure symbolique de la réalité humaine qu'un acte doit être conçu. C'est par rapport à un code, un système de règles, un régime politique, un discours, qu'un geste ou une parole constitue un acte en tant qu'il rompt avec ce système ou avec ce code ; comme le fût par exemple l'appel du Général de Gaulle, en rupture avec le Gouvernement de la France en 1940. Pour qu'il y ait acte, il faut un contexte symbolique par rapport auquel la parole ou le geste constitue un franchissement, une rupture qui fait qu'après, ce n'est plus comme avant. Le sujet n'est plus le même, il a changé. Il ne suffit pas d'un "faire" pour qu'il y ait acte ; il faut qu'il y ait aussi un dire qui l'encadre, qui se réalise dans l'acte et qu'il soit en rupture avec le contexte signifiant. Dans la vie, cela ne donne pas toujours lieu à des actes grandioses comme celui du Général de Gaulle mais la question de l'acte se pose dans la vie de chacun, là où il faut choisir, se décider, faire un pas. »

« L'acte est en discontinuité au regard du contexte signifiant dont il prend ses coordonnées ; il correspond à un moment de réel dans le symbolique. "C'est à la mesure du point d'acte qu'il

atteint dans le symbolique que se démontre le réel”, formule Lacan. Le point d’acte qu’il atteint dans le symbolique par son dire -un point de dire- que se démontre le réel dans la mesure où ce moment se produit existant au signifiant. C’est pourquoi un acte ne relève pas du calcul du sujet, de la pensée, de la cogitation mais coïncide plutôt avec une mise entre parenthèse du sujet. Il est de l’ordre de ce qu’on peut appeler un “moment de suicide du sujet”, précise J.-A. Miller. Le temps de l’acte est plutôt le temps de l’objet. C’est ce qui produit, ce qui cause un effet de sujet... L’acte n’est pas du semblant parce qu’il change le sujet ; ce n’est pas le sujet qui agit mais c’est l’acte qui a un effet de sujet, qui est un effet de division. C’est pourquoi Lacan peut dire : “Il n’est pas un acte dont quiconque puisse se dire entièrement maître”. »

A. Zenoni a également épinglé une très belle citation de Lacan du Séminaire XV : “L’acte, tout acte et non pas seulement l’acte psychanalytique ne promet à celui qui en prend l’initiative que cette fin que je désigne dans l’objet a. L’auteur de l’acte, le sujet qui a été divisé par son acte propre, à la fin, ne sera que le déchet de cet acte dans l’objet a.”

« L’acte n’est pas sans rapport avec l’angoisse car dans l’angoisse on ne se situe pas dans le doute ou dans l’hésitation. Dans l’angoisse, on est sûr qu’il y va de soi, que ça nous concerne. Dans le Séminaire L’Angoisse, “agir, c’est arracher à l’angoisse sa certitude”. Agir, c’est opérer un transfert d’angoisse ».

Extraits choisis par Sophie Boucquey, participante à la Section Clinique de Bruxelles.